

L'étude du milieu dans l'enseignement de la géographie

Maurice Saint-Yves

Volume 7, numéro 14, 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/020458ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/020458ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Saint-Yves, M. (1963). L'étude du milieu dans l'enseignement de la géographie. *Cahiers de géographie du Québec*, 7(14), 255–263.
<https://doi.org/10.7202/020458ar>

CHRONIQUE PÉDAGOGIQUE

L'ÉTUDE DU MILIEU DANS L'ENSEIGNEMENT DE LA GÉOGRAPHIE

par

Maurice SAINT-YVES

Institut de géographie, université Laval, Québec.

On a déjà beaucoup écrit à propos de l'étude du milieu¹ et ce fait semble tenir aux circonstances qui ont présidé à l'élaboration des principes mésologiques. On trouve d'une part l'intérêt extraordinairement étendu que les savants d'une foule de disciplines portent à cette notion, d'autre part on remarque l'état fragmentaire de nos connaissances à ce sujet malgré les nombreuses recherches et les théories séduisantes élaborées sur ce thème. Maurice Debesse tient la notion de milieu pour l'une de ces « notions-mères » qui gouvernent notre activité intellectuelle : le nombre, le temps, la forme, la cause, etc. Probablement jamais encore les multiples aspects de cette notion complexe n'ont été envisagés par un seul homme . . . D'ailleurs est-ce possible ?

Romuald Zaniewski fait remonter les préoccupations humaines à ce sujet à la plus haute Antiquité. « La vraie signification du milieu exprime l'action dynamique qu'il exerce autour de lui sur les êtres vivants. Ce fait est d'ailleurs d'une évidence générale, car chaque créature, même la plus primitive, en se protégeant contre toutes les vicissitudes et les changements du temps, ne fait que confirmer cette règle commune. Aussi n'est-il pas étonnant que dès la plus haute Antiquité les documents abondent dans ce sens ». ² Se basant sur une documentation nombreuse et savante, cet auteur nous montre l'intérêt que des penseurs de tous les temps ont porté au milieu, depuis les grecs Hippocrate et Aristote, le musulman Ibn Khaldoun, les français Bodin, Montesquieu, Rousseau, pour en arriver aux grandes théories des biologistes et des anthropogéographes du XIX^e siècle.

En effet, c'est au siècle dernier que les grandes théories mésologiques ont été élaborées. Les théoriciens biologistes Lamarck et Darwin tentent de prouver que le milieu physique a une influence directe sur l'évolution des espèces. Les géographes allemands Humboldt, Ritter et Ratzel ambitionnent de démontrer qu'il existe des rapports de causalité entre les milieux physiques et les groupements humains ; leur influence, d'ailleurs, se répercute aussitôt en France (Vidal de la Blache et ses disciples) et aux États-Unis (Semple et Huntingdon). Chez les géographes, du moins au début, chacun interprète les théories sur le milieu selon une optique qui lui est propre ; certains y voient une influence déterminante du milieu sur l'homme, d'autres affirment la réciprocité de cette influence homme-milieu, d'autres enfin iront jusqu'à nier cette influence et feront tout reposer sur le libre choix de l'initiative et de la volonté humaines. Ces multiples points de vue, très souvent complémentaires, auront l'avantage de faire naître de fruc-

¹ ZANIEWSKI, Romuald, *Les théories des milieux et la pédagogie mésologique*, Casterman, Tournai, 1952, 282 pp. Cet ouvrage fondamental propose une bibliographie d'environ 1,000 titres à la fois sur la nature et l'évolution de la notion de milieu et sur ses applications pédagogiques.

² ZANIEWSKI, Romuald, *op. cit.*, p. 36.

tueuses recherches qui vont permettre aux sciences géographiques de prendre leur essor.

Mais dans d'autres domaines, le milieu sollicite également la curiosité des chercheurs. Les sociologues (école de Le Play) et les historiens-philosophes considèrent le milieu social comme une sorte de panacée pour expliquer tous les problèmes sociaux. On y voit tantôt le centre d'influence prédominant, tantôt une sorte d'organisme doté de tous les attributs de la vie. Le développement des sciences provoque la floraison d'un vocabulaire aussi riche que touffu autour de la notion de milieu. On parle tour à tour d'écologie, de mésologie, de zooéthique, d'éthologie, de synécologie, d'autécologie, de bionomie, sans compter les innombrables adjectifs que l'on accole au mot milieu lui-même. De tous ces termes, le mot écologie est celui qui semble avoir connu la meilleure fortune puisque c'est lui qui est retenu pour désigner une science spéciale issue de la biologie. « De nos jours, Écologie est devenu le plus courant des termes imaginés jusqu'à présent pour définir une science consacrée à l'étude des rapports des être vivants avec leur milieu » [Romuald Zaniewski].³

Écologie fut d'abord un terme réservé aux sciences naturelles, mais très bientôt il passe dans les sciences de l'homme. Le botaniste J. W. Bews consacre un ouvrage à l'écologie humaine et il est bientôt imité en cela par une foule de savants de disciplines diverses, le sociologue R. Park, les géographes H. Barrows et Max. Sorre, l'économiste H. Q. Wells, etc. Max. Sorre affirme même que « à le prendre largement, toute géographie est écologie... la première tâche de la géographie humaine consiste dans l'étude de l'homme considéré comme un organisme vivant soumis à des conditions déterminées d'existence et réagissant aux excitations reçues du milieu naturel ». ⁴ Maurice Le Lannou, après avoir discuté les significations différentes du mot écologie, conclut à son tour à une sorte de synonymie et rejette les distinctions établies par R. P. MacKenzie. Ce dernier avait écrit que « la géographie s'occupe des lieux, l'écologie des processus ». Maurice Le Lannou répond : « On ne voit pas les avantages d'une pareille coupure, et on en aperçoit, à l'évidence, les inconvénients. Peu importe que la recherche s'intitule géographique ou écologique si, sous les deux étiquettes, l'enquête est poussée au fond des choses et ne néglige aucun des faits qui expliquent la physionomie complète et vivante de telle ville ou de telle contrée ». ⁵ Ces précisions sur le sens des mots nous indiquent déjà dans quel sens les géographes vont interpréter la notion de milieu.

Cette notion introduite dans les sciences humaines n'a pas laissé les psychologues et les pédagogues indifférents. « Puisque rien n'est dans l'intelligence qui n'y soit entré par les sens ainsi qu'on le répète depuis Aristote et saint Thomas, la saine pédagogie a conclu, depuis longtemps, qu'il faut mettre l'enfant en contact direct et personnel avec la nature, le pénétrer du concret de son entourage immédiat avant d'aborder l'abstrait, et procéder du connu à l'inconnu » [Pierre Dagenais]. ⁶ Les psychologues n'ont pas hésité à conclure que le milieu avait une influence directe sur l'éducation et le comportement de l'individu. John Stuart Mill voulait même jeter les bases de l'Éthologie ou science de formation du caractère sous l'influence du milieu. Les principaux pédagogues modernes incluent d'une façon ou de l'autre la

³ ZANIEWSKI, Romuald, *ibidem*, p. 71.

⁴ SORRE, Max., *Les fondements de la géographie humaine*, tome I, *Les Fondements biologiques, Essai d'une Écologie de l'homme*, Colin, Paris, 1947, p. 6.

⁵ LE LANNOU, Maurice, *La géographie humaine*, Flammarion, Paris, 1949, p. 31.

⁶ DAGENAIS, Pierre, *L'étude du milieu base de l'enseignement de la géographie*, in : *Bulletin des Sociétés de géographie de Québec et de Montréal*, vol. III, n^{os} 5-6, juin 1944, p. 37.

notion de milieu dans leurs conceptions de l'éducation. Chez Pestalozzi l'école est conçue comme un milieu familial, pour Dewey elle est un microcosme de la vie sociale, Maria Montessori en fait la maison des enfants, Decroly l'envisage comme le reflet du milieu naturel . . .

Donc, on peut voir que de tout temps la notion de milieu a préoccupé les penseurs par l'un ou l'autre de ses aspects. Il ne faut donc pas s'étonner de l'extraordinaire développement des concepts mésologiques et des aventures sémantiques du mot milieu lui-même. Dans le dictionnaire Littré, en 1869, on trouve déjà dix-huit sens au mot milieu. Aujourd'hui encore, de multiples sciences emploient ce mot et la plupart du temps dans un sens différent. Nous croyons donc qu'il soit nécessaire de le définir dans le contexte psycho-pédagogique où nous voulons l'envisager en fonction de l'enseignement de la géographie.

Il y a tout d'abord le sens populaire du mot milieu : c'est-à-dire le monde environnant, le pays natal d'où l'on vient, où l'on vit. Dans ce cas, « le milieu c'est tout ce qui nous entoure, un ensemble d'objets, de personnes ou de phénomènes qui sont autant d'éléments de ce milieu. Le mot est alors presque l'équivalent de nature ou de monde extérieur » [Debesse].⁷ C'est à peu près le sens qu'on lui accorde dans l'enseignement élémentaire. Quand dans le programme d'études on parle « d'observations élémentaires sur le milieu où vit l'enfant »,⁸ on se réfère à des objets ou à des faits qui peuvent être vus sur place et que l'on se propose de faire observer et de faire nommer à l'enfant. Mais il s'agit là d'une vue du monde environnant à l'état statique. « Le milieu n'est pas une simple collection d'êtres et de choses. Il se définit par un système de relations entre les éléments qui le constituent, il apparaît comme un groupement de faits coordonnés » [Debesse].⁹ Il faut donc concevoir le rôle actif de chacun des éléments du milieu dans leurs rapports entre eux.

Mais ces rapports continuels qui s'exercent entre les éléments du milieu peuvent être étudiés en fonction d'un être vivant. « On voit que la notion de milieu comporte deux éléments essentiels : d'une part avec ses qualités dynamiques, d'autre part des êtres vivants qui subissent, assimilent et vivent les impressions venant de l'extérieur » [Zaniewski].¹⁰ Si par « être vivant » nous entendons l'homme, le milieu devient alors ce qui environne chaque individu, ce qui crée son ambiance de vie. Selon Romuald Zaniewski le milieu défini par référence à l'homme se divise en milieu objectif et en milieu subjectif. Le milieu objectif est constitué par ce monde matériel qui forme le cadre et les conditions extérieures où un être évolue. Le milieu subjectif, c'est le milieu perçu par l'homme. Chaque individu peut, grâce à ses sens et à ses facultés, entrer en contact avec le monde extérieur ; cette capacité étant variable d'un individu à l'autre, les rapports de dépendance et de participation à la vie du milieu seront donc variables d'un individu à l'autre. « L'attitude du vivant vis-à-vis de l'environnement confère donc une réalité plus ou moins profonde au milieu lui-même » [Debesse].¹¹ On peut même entrevoir un rôle de participation active de l'individu au milieu : « Le milieu ne peut imposer aucun mouvement à un organisme que si cet organisme se propose d'abord au milieu selon certaines orientations propres . . . le propre du vivant c'est de composer son

⁷ DEBESSE, Maurice, *La notion de milieu et la pédagogie*, in : *Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré*, 5^e année, n° 1, oct. 1949, p. 5.

⁸ *Programme d'études des écoles élémentaires*, D. I. P., Québec, 1959, p. 502.

⁹ DEBESSE, Maurice, *op. cit.*, p. 5.

¹⁰ ZANIEWSKI, Romuald, *op. cit.*, p. 26.

¹¹ DEBESSE, Maurice, *op. cit.*, p. 5.

milieu » [Conguilhem].¹² Ces attitudes possibles du vivant définissent donc une autre série de relations : celles de l'action du vivant sur le milieu liées à celles du milieu sur le vivant.

L'étude de ces relations entre l'homme et son milieu est du domaine des sciences géographiques et c'est aux géographes qu'il faut demander de nous éclairer là-dessus. « La géographie humaine est l'étude des rapports des groupements humains avec le milieu géographique », nous dit Albert Demangeon.¹³ Selon Max. Sorre, ce « milieu géographique apparaît désormais dans toute sa richesse comme un complexe susceptible d'être dissocié en d'autres complexes dont les activités se conditionnent réciproquement ». ¹⁴ Ce milieu ne se localise donc pas en un seul point, il inclut tout un réseau de facteurs et une hiérarchie d'influences, les milieux étant perméables les uns aux autres. Maurice Le Lannou nous fait apparaître un autre aspect du milieu géographique. « Le véritable milieu où se meuvent les hommes . . . est une combinaison d'éléments physiques, biologiques et humains. On ne saurait l'appeler naturel, puisque ce complexe est en réalité très artificiellement maintenu par l'homme lui-même pour la satisfaction de ses besoins . . . mais le complexe présidé par l'homme, pour artificiel qu'il soit et constitué dans une relative fixité que marque le retour annuel des mêmes processus végétaux et des mêmes travaux paysans, n'en est pas pour autant un complexe immobile ». ¹⁵ Et son évolution, à quoi sera-t-elle due ? À tous les facteurs humains évidemment, facteurs positifs, facteurs négatifs, rôle de la densité humaine, de l'esprit d'invention, du dynamisme d'une civilisation ou tout simplement d'une force économique qui veut étendre son influence.

On voit que les géographes accordent son sens le plus vaste à la notion de milieu. Ils veulent faire apparaître dans toute sa clarté cette interdépendance des faits en fonction de l'activité humaine dans une perspective d'évolution. Les géographes savent que le milieu est en état de continuelle transformation où les faits deviennent rapidement des causes qui seront des effets à leur tour ; c'est une poursuite éperdue d'une réalité mouvante. De tous les savants qui ont abordé l'étude du milieu, les géographes sont probablement ceux qui ont le plus insisté sur ce dynamisme du milieu humain. « Le géographe se propose donc, au risque de paraître trop ambitieux, de saisir, de comprendre des complexes dans leur extension spatiale, dans leur constitution interne, dans leurs rapports dans l'ensemble de la Terre » [Henri Baulig]. ¹⁶ Voilà donc le point de vue des géographes sur l'étude du milieu ; c'est à la lumière de ces idées qu'il faut envisager le rôle du milieu dans l'enseignement de la géographie.

Définir l'étude du milieu en fonction de l'enseignement signifie en un certain sens faire l'examen des fondements psychologiques de cette notion par référence à l'enfant. Maurice Debesse a déjà donné un énoncé des principes généraux sur cette question. Il établit tout d'abord une distinction entre le milieu *vécu* et le milieu *pensé*. Le milieu vécu se rapporte à une notion implicite du milieu, c'est-à-dire que le milieu n'est pas défini en termes formels par l'enfant, mais il est globalement senti et compris par intuition. Cette notion implicite serait très précoce chez l'enfant. « L'enfant subit comme l'adulte et plus fortement que lui l'action de l'ambiance physique et celle de l'ambiance humaine :

¹² CONGUILHEM, Georges, *Milieu et normes de l'homme au travail*, in : *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. III, 1947, p. 128.

¹³ DEMANGEON, Albert, *Problèmes de géographie humaine*, Colin, Paris, 1952, p. 29.

¹⁴ SORRE, Max, *op. cit.*, p. 8.

¹⁵ LE LANNOU, Maurice, *op. cit.*, pp. 92-93.

¹⁶ BAULIG, Henri, *Géographie générale et géographie régionale*, in : *Cahiers de géographie de Québec*, n° 6, *Mélanges Raoul Blanchard*, 1959, p. 48.

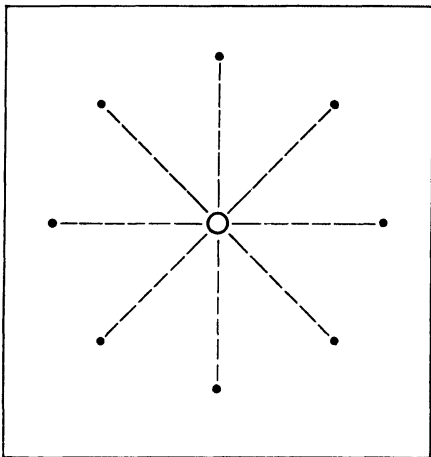
la chaleur l'abat, une réprimande le fait pleurer. La famille et l'école où il vit sont des réalités qu'il perçoit et vis-à-vis desquelles il réagit. Mais il ne les tient pas encore pour des milieux, longtemps après qu'il est parvenu à se distinguer nettement de son entourage». ¹⁷ Cette sujétion de l'enfant au milieu mérite évidemment les plus grandes considérations en pédagogie.

Le milieu pensé se rapporte à une notion explicite, c'est-à-dire qu'une définition du milieu est formellement énoncée en termes précis. Cette notion est beaucoup plus tardive et reste souvent incomplète. « Elle suit l'acquisition des autres notions fondamentales ce qui n'implique pas une succession génétique rigoureuse, mais une élucidation plus lente. La prise de conscience des connexions par l'enfant est d'autant plus difficile qu'il s'agit d'une réalité immédiate dans laquelle il baigne constamment . . . Pour se constituer, la notion de milieu pensé suppose un affaiblissement suffisant de l'égoïsme ». ¹⁸ Et à quel âge arrive cet affaiblissement de l'égoïsme? À quel âge l'enfant est-il suffisamment tourné vers son entourage (et détourné de lui-même) pour s'intéresser aux choses du milieu? Car ne l'oublions pas, ici, l'intérêt de l'enfant prime tout. L'étude du milieu ne peut se baser sur un enseignement magistral et autoritaire, c'est essentiellement un enseignement fondé sur une pédagogie activiste où l'enfant est le moteur et le principe premier de sa formation, le rôle du maître étant celui d'un guide.

Maurice Debesse fournit une échelle assez approximative de la pénétration de la notion de milieu chez l'enfant et l'adolescent. Ce « schéma théorique plus proche de l'*a priori* que de l'expérience » comme dit l'auteur est essentiellement basé sur deux catégories de principes. D'une part, les principes relatifs aux étapes du développement mental de l'enfant, d'autre part les degrés de difficulté que présente l'étude du milieu. Nous interprétons ici cette échelle en y introduisant des croquis qui feront mieux comprendre les étapes de cette évolution.

I — Jusque vers 10 ans

FIGURE I



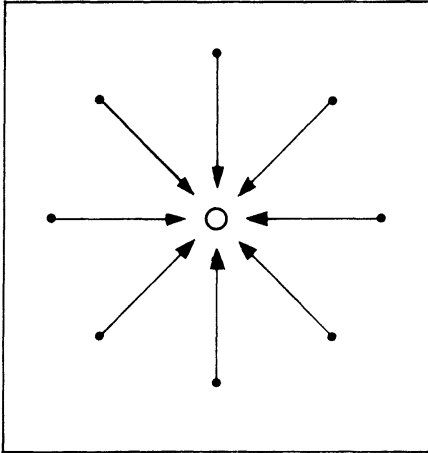
L'enfant se borne à la contemplation de certains éléments du milieu, ceux qui sont proportionnés à ses dimensions, à ses besoins de consommation et à ses intérêts ludiques. Évolution dans le milieu familial et le milieu scolaire, c'est proprement le milieu vécu.

¹⁷ DEBESSE, Maurice, *op. cit.*, p. 6.

¹⁸ DEBESSE, Maurice, *ibidem*, p. 6.

II — De 10 à 15 ans

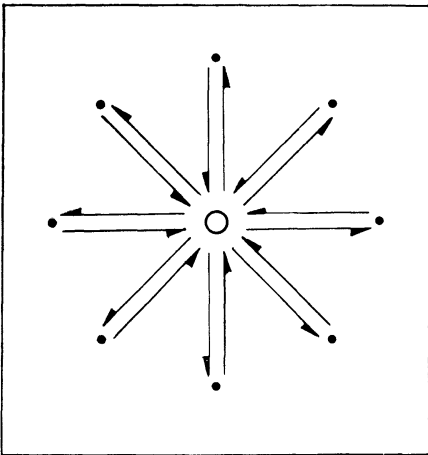
FIGURE II



Le préadolescent accède à l'idée que les éléments du milieu exercent une action sur l'être vivant. Même s'il est encore au stade d'une vue globale et indifférenciée de cette action, progressivement il conçoit certains rapprochements entre les faits du monde extérieur et sa vie propre. Sa pensée se dégage de l'égoïsme, son besoin d'affirmation de soi le pousse vers des intérêts pragmatiques. Il saisit mieux l'idée de société et devient moins dépendant du milieu familial et du milieu scolaire, il fait l'inventaire du milieu local. Il devine l'idée de cause scientifique, son observation devient plus aiguë et plus raisonnée, c'est le début du milieu pensé.

III — De 15 à 18 ans

FIGURE III

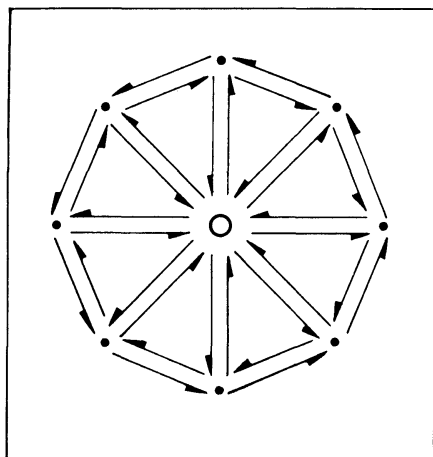


L'adolescent devient attentif à l'action de l'homme sur le milieu. Le milieu est considéré comme une réalité sans contours précis. Son besoin d'affirmation de soi devient désir de conquête, il aspire à dominer son milieu. La pensée devient rationnelle, il peut se hausser à la généralisation des faits qu'il observe, il manie la preuve avec fougue, il se prête volontiers à l'explication, à l'analyse, à la synthèse. Dans ses relations sociales, il est plus personnel et plus indépendant aussi, l'instinct grégaire s'affaiblit, le travail en équipe ne rend plus aussi bien. Il accède lentement à la notion de milieu pensé, mais tout cela n'est pas clair, certaines réalités lui échappent.

IV — Fin de l'adolescence

L'individu est alors capable de comprendre les interinfluences de l'homme sur le milieu, des éléments du milieu sur l'homme et des éléments les uns sur les autres. Il peut alors se situer par rapport à son milieu, le juger, définir les liens de solidarité qui l'y relient, mesurer sa capacité d'agir sur ce milieu et de le modifier. C'est le signe de la maturité, c'est proprement le milieu pensé.

FIGURE IV



Ces indications sont éminemment précieuses quand on songe aux possibilités d'établir un enseignement génétique de la géographie. Toutefois, précisons qu'il s'agit là d'un schéma de travail qui aurait besoin d'être complété à la fois par les données théoriques de la psychologie et par une expérimentation pédagogique valable. Cette expérimentation pourrait d'ailleurs se faire sous la conduite de psychologues et de géographes. Nous n'avons pas la prétention de croire que cette recherche se fera en un tournemain, mais c'est un objectif vers lequel il faut tendre.

Un autre aspect fondamental de l'étude du milieu reste à analyser : celui de l'application des principes mésologiques à l'étude de la géographie générale dans notre cours secondaire. Il faut observer ici que dans ce cas il ne s'agit

plus de l'étude du milieu en lui-même, il s'agit plutôt d'une étude *dérivée* ou *orientée* vers un objectif spécial : celui de la connaissance des éléments géographiques que recèle un milieu. Ce qu'il faut conserver de cette démarche méthodologique, c'est d'une part les objectifs poursuivis, d'autre part la méthode.

L'un des premiers objectifs que poursuit l'étude du milieu est de permettre à l'enfant de prendre contact avec la réalité, de transposer l'école dans la vie. Sur le plan éducationnel, c'est là une nécessité indéniable. Notre enseignement se meurt de théories, de spéculation, d'encyclopédisme. L'enseignement de la géographie assurément nécessite une base de concret que nul n'aura l'intention de nier. Depuis longtemps on a reconnu dans l'enseignement des sciences le besoin d'un laboratoire où l'élève expérimente lui-même les lois qu'il apprend. Le « laboratoire » du professeur de géographie c'est le milieu où s'effectue son travail. Il n'y a d'ailleurs aucun doute que le milieu natal est toujours celui que l'on connaît le mieux. L'expérience de bien des géographes adultes est concluante à cet égard, ils retournent volontiers dans ce « laboratoire » pour vérifier les données de leur science. Retenons ce principe que le milieu est le centre d'observation le plus concret auquel l'enfant puisse accéder.

Un autre but de l'étude du milieu est de permettre à l'élève de se situer dans le temps et dans l'espace. Déjà Lucien Febvre avait désigné cet objectif comme étant du domaine de l'enseignement de l'histoire et de la géographie. Mais il semble que l'enfant ne soit guère capable de comprendre une telle localisation en fonction des grands courants historiques ou des axes de développement des civilisations. Il faut donc ramener le problème à son échelle. Par l'observation du milieu, l'enfant se trouve « placé au confluent où les *forces du présent* (innovations de toute espèce s'insérant dans le paysage ou transformant les us et coutumes) viennent heurter, modifier ou dissoudre les *forces du passé* (souvenirs, traditions, vestiges matériels légués par les siècles), il est mieux préparé à comprendre les *forces de l'avenir* et à s'y accommoder » [Louis Verniers].¹⁹ Sur le plan spatial, l'enfant qui observe son milieu en acquiert une image raison-

¹⁹ VERNIERS, LOUIS, cité par R. OZOUF, in : *Vade-Mecum pour l'enseignement de la géographie*, Fernand Nathan, Paris, 1937, p. 47.

née qui stimulera chez lui l'esprit de comparaison avec des milieux différents. Il sera à même de mieux comprendre la diversité des milieux géographiques et d'en interpréter les causes.

D'ailleurs, l'élève pourra non seulement se situer lui-même dans le temps et dans l'espace, mais en outre il pourra faire de même pour les éléments qu'il aura à étudier. Fernand Grenier a très bien fait ressortir ce point de vue dans son article sur le milieu.²⁰ Il montre tout d'abord que « le milieu se définit par une série d'éléments qui évoluent à des rythmes différents : des éléments très stables (géologiques, cosmographiques, climatiques), des éléments à évolution lente (pédologiques, biogéographiques, humains), des éléments qui évoluent rapidement (économiques, sociaux) ». À propos du facteur espace, il dit que l'étude de « la variété des espaces géographiques » débouche sur la région qui « est la véritable unité du travail géographique . . . la région qui n'est pas une donnée naturelle brute, fournie une fois pour toutes, mais le résultat d'un ajustement sans cesse remis en question des hommes à certaines caractéristiques dominantes d'un milieu déterminé ». Dans l'enseignement de la géographie, nous inclinons à croire qu'il est pratiquement impossible de faire comprendre à l'élève le sens du mot « région » si, au départ, il n'y a pas une observation des milieux locaux.

Un autre aspect que l'étude du milieu doit révéler à l'élève et que les géographes ne manquent pas de signaler, c'est l'idée d'évolution. « Quelques principes doivent absolument ne pas quitter l'esprit de celui qui enseigne la géographie, c'est le sens de la *vie* de tous ces éléments, le sens des *interrelations* dynamiques qui définissent un milieu, le sens des *rapports* qui existent entre les régions différentes, le sens d'un *équilibre sans cesse en évolution* qui se traduit par la transformation de l'économie, des paysages humanisés, de la végétation, etc. » [Fernand Grenier].²¹ Il n'y a pas de doute que le milieu tel que nous l'observons représente un équilibre momentané d'une longue évolution, il faut amener graduellement l'élève à comprendre ce fait. Romuald Zaniewski, au début de son ouvrage, rappelle que en ce qui a trait aux milieux naturels (conception darwinienne) cet équilibre s'obtient par un processus d'interaction qui se déroule par trois phases fondamentales : compétition, domination, succession.²² Au début, il y a *compétition* entre les individus d'un même milieu, par voie d'élimination des plus faibles, seuls les plus forts subsistent et *dominent*. Mais des facteurs nouveaux interviennent et le milieu prend sans cesse un aspect nouveau parce que les formes d'*associations* et de *domination* se succèdent. Il peut être difficile de prouver scientifiquement une telle théorie, mais du moins aurait-elle le mérite de nous indiquer le sens de cette évolution qu'elle ne serait pas inutile.

Il n'est évidemment pas question pour l'élève de géographie générale, en 8^e année, de se hausser à l'interprétation des faits de relations dans le cadre d'une étude du milieu, nous avons vu précédemment quelques opinions à ce sujet. Disons qu'il s'agit davantage d'amener celui-ci à identifier des éléments, à les décrire, rien de plus. Lui demander une interprétation savante et abstraite du milieu serait plus néfaste que de ne pas lui faire étudier le milieu du tout. Il faut viser tout d'abord à développer son esprit d'observation et ses facultés d'analyse, à exercer son raisonnement en lui donnant le sens des réalités qui l'entourent, à former son jugement. « La géographie . . . est apte à développer une faculté que les sciences exactes n'exercent guère, à savoir le jugement, en-

²⁰ GRENIER, Fernand, *L'étude du milieu est-elle possible? Comment procéder?*, in : *Cahiers de géographie de Québec*, n° 5, 3^e année (mars 1959), pp. 108-109.

²¹ GRENIER, Fernand, *ibidem*, p. 109.

²² ZANIEWSKI, Romuald, *op. cit.*, p. 73.

tendu comme l'aptitude à se faire une opinion — et à agir en conséquence — pour des raisons dont aucune, à elle seule, n'est décisive » [Henri Baulig].²³

Ces objectifs correspondent d'ailleurs avec ceux que l'on assigne à notre programme de géographie générale : « Contribuer au développement intellectuel de l'élève en cultivant son esprit d'observation, son jugement, son raisonnement » voilà ce que dit le texte officiel du programme.²⁴ D'une façon plus explicite Fernand Grenier déclare : « Il est indispensable de commencer l'enseignement de la géographie par l'*observation et la définition des faits essentiels* . . . Les définitions doivent procéder de l'observation directe . . . Au niveau de la 8^e année, ce qui importe c'est d'habituer l'élève à *reconnaître les formes* : habitude de les décrire avec exactitude et de les distinguer des formes voisines ». ²⁵ L'enseignement de la géographie générale basé sur le milieu semble donc la formule idéale pour les élèves de 13-14 ans. L'étude du milieu n'est évidemment pas considérée en soi, mais elle reste le support naturel de toutes les activités géographiques de la classe. On peut se demander quels procédés adopter pour réaliser une telle forme d'enseignement : ces procédés ne sont pas tellement différents de ceux que préconisent les géographes. Les techniques de la géographie nous semblent entièrement adaptées, il suffit de réfléchir aux divers moyens de les répandre et de les mettre en œuvre.

²³ BAULIG, Henri, *Géographie générale* . . ., *op. cit.*, p. 52.

²⁴ *Programmes d'études des écoles secondaires* . . ., *op. cit.*, p. 218.

²⁵ GRENIER, Fernand, cité par Louis-Edmond HAMELIN dans : *Conditions minima pour une géographie nouvelle dans les Écoles secondaires publiques de la province de Québec*, in : *Revue canadienne de géographie*, vol. X, 1956, p. 107.